

N° 81

**Approche intersectionnelle,
Standpoint theory et épistémologie
décoloniale : risques et intérêts dans
le cadre d'une recherche sur Black
Lives Matter.**

*Yannicke de Stexhe*¹

Mars 2022

ISSN : 2565-7852

www.uclouvain.be/cridis

¹ Assistante au cadre et doctorante en sociologie à l'Uclouvain (Institut Iacchos/CriDIS).

CriDIS Working Papers - Un regard critique sur les sociétés contemporaines

Comment agir en sujets dans un monde globalisé et au sein d'institutions en changement ? Le CriDIS se construit sur la conviction que la recherche doit prendre aujourd'hui cette question à bras-le-corps. Il se donne pour projet d'articuler la tradition critique européenne et la prise en charge des questions relatives au développement des sujets et des sociétés dans un monde globalisé.

Les Working Papers du CriDIS ont pour objectif de refléter la vie et les débats du Centre de recherches interdisciplinaires « Démocratie, Institutions, Subjectivité » (CriDIS), de ses partenaires privilégiés au sein de l'UCL ainsi que des chercheurs associés et partenaires intellectuels de ce centre.

Responsable des Working Papers : *Tom Duterme*

Numéro ISSN : 2565-7852

Les Working Papers sont disponibles sur le site www.uclouvain.be/cridis

Derniers numéros parus :

– 2021 –

80. **Bloomberg and the GameStop saga: The fear of stock market democracy.** Tom Duterme
79. **Trois réponses à la crise du coronavirus.** Jean De Munck
78. **La sémiotique postcoloniale de Kamel Daoud.** Jean De Munck
77. **Enquêter sur le cosmopolitisme : Une approche urbaine et politique du vivre-ensemble.**
Louise Carlier
76. **Le vivre-ensemble, une catégorie de l'action publique ?** Lionel Francou
75. **Passions démocratiques et rationalités à l'âge du capitalisme ultime.** Thierry Amougou
74. **Travail et démocratie. Cartographie des expérimentations contemporaines.** Julien Charles
73. **Des critiques populaires aux critiques populistes.** Julien Charles
72. **Mouvements sociaux au Mexique. Deux décennies après la transition.** Geoffrey Pleyers y Manuel Garza Zepeda
71. **Transformations sociales, individus et démocratie. Le cas du Chili.** Kathya Araujo

Approche intersectionnelle, *Standpoint theory* et épistémologie décoloniale : risques et intérêts dans le cadre d'une recherche sur Black Lives Matter

Yannicke de Stexhe

Résumé

Ancré dans un cas concret de recherche, ce texte présente certaines potentialités et défis de positionnements épistémologiques mêlant approche intersectionnelle, théories décoloniales et théorie « du positionnement »². Celles-ci s'ancrent dans une même prise en compte des effets des structures de pouvoir sur la science et la connaissance (Bowell 2011). Elles permettent de ce fait d'ouvrir des questions riches et nouvelles, comme par exemple « la sociologie des absences » portées par Boaventura de Sousa Santos (2011). Ce texte insiste spécifiquement sur le double tranchant des potentialités de l'approche intersectionnelle. La complexité de la réalité sociale que celle-ci pousse à prendre en compte, si elle est très stimulante, va effectivement de pair avec des écueils à éviter (pertinence, réification, hésitation entre analytique et phénoménologie). Cette potentialité analytique est également inséparable de son potentiel critique, ce qui fonde le risque de « blanchiment » (Bilge 2015) de cette approche, c'est-à-dire une utilisation qui fait l'économie de son aspect critique (et donc se prive d'une partie de son potentiel analytique). En mettant ces épineuses questions en lien avec la méthode mise en place durant cette recherche, ce *working paper* vise ainsi à partager des pistes pour penser les aspects tant critiques qu'analytiques ou méthodologiques de la recherche en sciences sociales.

Abstract

Based on a concrete research case, this text presents some potentialities and challenges of epistemological positionings combining intersectional approach, decolonial theories and standpoint theory. These are rooted in the same consideration of the effects of power structures on science and knowledge (Bowell 2011). They allow for rich and new questions to be opened up, such as the "sociology of absences" by Boaventura de Sousa Santos (2011). This text specifically insists on the double-edged potential of the intersectional approach. The complexity of social reality that this approach pushes to take into account, while very stimulating, does indeed go hand in hand with pitfalls (lack of relevance, reification, hesitating

² « J'adopte ici le choix de traduction défendu par María Puig de la Bellacasa et Sarah Bracke de la notion de standpoint (...) » (Clair 2016, 69)

between analytics and phenomenology). This analytical potentiality is also inseparable from its critical potential. This connection grounds the risk of "whitewashing" (Bilge 2015) of this approach, that is, a use that dispenses with its critical aspect (and thus deprives itself of some of its analytical potential). By linking these thorny issues to the method implemented during this research, this working paper thus aims to share stimulating avenues for thinking about both the critical and analytical or methodological aspects of social science research.

A propos de l'auteure :

Yannicke de Stexhe est assistante au cadre en socio-anthropologie et doctorante en sociologie au sein du CRIDIS (UCL – IACCHOS). Elle a commencé sa thèse en 2016.

Introduction

Ce texte présentera quelques réflexions et positionnements épistémologiques d'une recherche, c'est-à-dire qui portent sur les processus de création mais aussi de légitimation, d'évaluation, de différenciation, etc. de différentes formes de savoir (Jacquemain 2014, 3; Falquet 2020; de Sousa Santos 2011). Ce *working paper* propose en particulier une réflexion sur les liens qui peuvent être faits entre les principes épistémologiques de l'approche intersectionnelle, des théories décoloniales et « du positionnement »³. Après avoir rapidement présenté la recherche en question, le texte présentera tout d'abord la proximité épistémologique de l'approche intersectionnelle et de la théorie du positionnement en ce qui concerne la prise en compte des effets des structures de pouvoir sur la science et la connaissance (Bowell 2011). Si l'épistémologie des théories décoloniales s'inscrit également dans cette remise en question du dualisme cartésien, c'est son apport quant à la définition de l'objet de recherche qui sera présenté ensuite. La deuxième partie du texte traitera des potentialités mais aussi des risques et défis de l'approche intersectionnelle, au niveau analytique puis critique. Les réflexions quant aux moyens de limiter ces risques - une question bien sûr ouverte - concluront ce working paper

Cas concret de recherche

La recherche de thèse (démarrée en 2016) ayant fait émerger ces questions porte sur le mouvement social appelé Black Lives Matter (BLM). BLM apparaît d'abord en tant qu'hashtag sur Facebook en 2013. Il est créé par les activistes et *organizers* Alicia Garza et Patrisse Cullors⁴. Celles-ci sont ensuite rejointes par une troisième activiste expérimentée, Opal Tometi, pour créer une organisation du même nom, « designed to connect people interested

³ « J'adopte ici le choix de traduction défendu par María Puig de la Bellacasa et Sarah Bracke de la notion de standpoint (...) » (Clair 2016, 69)

⁴ Cf ici les fascinantes cartes évolutives des retweets de hashtags tels que #blacklivesmatter, #icantbreathe ou encore #handsupdontshoot : http://www.huffingtonpost.com/2014/12/11/eric-garner-map-twitter-world_n_6301352.html (Flynn 500)

in learning more about and fighting back against anti-Black racism» (Garza 2014). Cependant, l'organisation du même nom n'est pas la seule à donner vie aux mots « Black Lives Matter », et à partir de 2014, des organisations préexistantes et nouvelles centrées sur les questions raciales, ainsi que des activistes non affilié-es utilisent également le hashtag « Black Lives Matter » lors de leurs événements.

Dans la recherche en cours, BLM est saisi comme objet sociologique en tant que mouvement social au sens tourainien du terme, c'est-à-dire un conflit sociétal créatif (Touraine, 1978 : 19), réalisé par une diversité d'acteurs sociaux. Ceux-ci partagent une vision commune de ce que les mots "Black Lives Matter" signifient, un même objectif central, et divergent cependant sur certains points. C'est cette diversité qui est explorée dans la thèse, au travers d'un design d'enquête basée sur les principes de l'enquête qualitative et de la recherche compréhensive wébérienne. La recherche vise en effet à construire une compréhension d'un phénomène social en tenant compte et explorant le sens donné par les acteurs à leurs actions dans un contexte particulier. Ceci nécessite de mobiliser des données construites en interaction avec les acteurs plutôt que de construire des données chiffrées visant à expliquer la fréquence de paramètres (Dumez 2011). Des données matérielles ont ainsi été récoltées durant quatre séjours de terrain (2016-2019) aux USA. Elles sont constituées d'entretiens qualitatifs (28) et d'observations participantes (26). Des données virtuelles ont également été récoltées lors d'une ethnographie en ligne, ou « netnography » (Kozinets, 2010, in (Jouët and Le Caroff 2013), réalisée de 2015 à 2020.

L'approche intersectionnelle et la théorie du positionnement comme alternative au dualisme cartésien

Si la réalité qu'il dépeint a toujours existé et a été pensée par une multiplicité d'acteur-rices, (particulièrement dans le monde militant), la création du terme "intersectionnalité" est due à Kimberlé Crenshaw en 1989. Celle-ci visait à rendre compte « du fait que les expériences et les luttes des femmes de couleur sont tombées entre les mailles du discours féministe et antiraciste" (Davis, 2008 : 68). Ce terme renvoie donc à "l'interaction entre le sexe, la race et d'autres catégories de différences dans les vies individuelles, les pratiques sociales, les arrangements institutionnels et les idéologies culturelles, ainsi qu'aux résultats de ces interactions en termes de pouvoir" (Davis, 2008 : 68). En ce sens, la notion d'« interlocking systems of oppression » (Combahee River Collective, 1977, Patricia Hill Collins, 2015 : 9) mais aussi d'« imbrication » (voir entre autres l'utilisation de cette notion par Jules Falquet, 2019) semble permettre de saisir les mêmes mécanismes.

Penser en terme d'intersectionnalité permet donc de penser les systèmes d'oppression comme indissociables (et donc ni hiérarchiques ni cumulables). Pour le dire autrement : la

race est toujours genrée, le genre est toujours racialisé⁵, etc. Ces systèmes d'oppression produisent des identités intersectionnelles (qui ne sont pas des catégories réifiées et sont pas non plus additionnables), et marginalisent ces identités et expériences vécues, entre autres épistémologiquement (Crenshaw, 1989 et 1991).

L'approche intersectionnelle met ainsi en évidence la complexité et l'opérationnalisation fluctuante des systèmes d'oppression, ainsi que l'expérience irrévocablement différente de cette réalité complexe. Comme le dit Patricia Hill Collins, "un groupe dominé non seulement fait l'expérience d'une réalité différente de celle d'un groupe dominant, mais peut interpréter cette réalité différemment d'un groupe dominant" (Hill Collins, 1989 : 748). (Notre expérience de) la réalité est donc façonnée par sa complexité intersectionnelle et par notre place dans cette réalité, et le ou la chercheur-se n'échappe pas à cet état de fait.

Le versant épistémologique de l'approche intersectionnelle rejoint ainsi l'épistémologie du positionnement, qui vise à "permettre une meilleure compréhension de la structure de l'oppression et de la marginalisation"(Bowell 2011) en analysant les effets des structures de pouvoir sur la science et la connaissance grâce à trois prémisses. Premièrement, toute connaissance est socialement située ("tout le monde occupe toujours un point de vue particulier, c'est-à-dire une position culturelle et politique", Bowell 2011). Or, « Préciser d'où l'on parle est encore souvent vu par les positivistes comme l'aveu d'un regrettable exhibitionnisme-militantisme et d'un parti-pris non-scientifique » (Falquet 2020, 16). Au contraire, cette démarche est considérée ici comme un critère de rigueur scientifique (et doit être pensée dans cet objectif afin d'éviter les risques d'auto-analyse non pertinente). Deuxièmement, les groupes marginalisés sont socialement situés d'une manière qui leur donne accès à une connaissance particulière. Enfin, la recherche devrait être ancrée dans ces savoirs, en particulier celle qui se concentre sur les relations de pouvoir.

Comme le précise Sandra Harding, ces prémisses ne visent pas à ce que la connaissance produite transmette simplement le point de vue des personnes issues de groupes marginalisés, ni que cette connaissance ne pourrait être produite que par ces personnes. Ces points de vue « are important guides to the new *questions* we can ask about nature, sciences, and social relations. However, the *answers* to such questions must be sought elsewhere (...)» (Harding 1995, 343). Cette proposition vise ainsi à produire ce que la philosophe appelle une « objectivité forte », « qui lie ensemble la prise en compte des

⁵ «(...) la racisation désigne le processus par lequel un groupe dominant définit un groupe dominé comme étant une race »(Mazouz 2020, 48). Au contraire, « La notion de racialisation est utilisée (...) pour mettre en lumière les logiques de production des hiérarchies raciales (...) On comprend alors pourquoi c'est le terme « racisé » qui a été repris par les militant·es de l'antiracisme politique pour s'auto-désigner comme groupe soumis à un rapport de pouvoir racialisant.» (Mazouz 2020, 48–50).

conditions matérielles d'existence des chercheur-ses, leurs inévitables engagements particuliers et la production de connaissance, redéfinit les critères de scientificité contre le fantasme (ou le mensonge) selon lequel la science pourrait être délestée de prénotions » (Clair 2016:68).

L'épistémologie du positionnement peut donc être vue comme étant encapsulée dans la vision de la réalité sociale portée par l'approche intersectionnelle, ce qui implique qu'il est impossible de mobiliser l'une sans s'appuyer sur l'autre.

L'épistémologie décoloniale pour ouvrir la conception de l'objet

Cette conception s'oppose ainsi au positivisme qui imprègne une grande partie des "traditions épistémiques occidentales", comme le résume Achille Mbembe :

« (Elles) revendiquent le détachement entre savoir et savant. Elles reposent sur une division entre l'esprit et le monde, ou entre la raison et la nature comme a priori ontologique. (...) Le sujet connaissant est donc capable de connaître le monde sans en faire partie et il est, de l'avis général, capable de produire une connaissance qui est censée être universelle et indépendante du contexte » (Mbembe, 2016 : 33).

Tout comme l'épistémologie postcoloniale (dont Mbembe est l'un des penseurs), les théories décoloniales remettent en question ce dualisme cartésien⁶. Cependant, leur apport particulier dans cette recherche concerne la définition de son objet (le mouvement social BLM).

En effet, l'épistémologie décoloniale pousse à ouvrir la recherche à des savoirs et épistémologiques « du Sud », c'est-à-dire des groupes qui ont historiquement souffert du capitalisme et colonialisme, et qui ont construit des résistances face à ces dynamiques (de Sousa Santos 2011, 39), et auxquels appartiennent les activistes racisé-es de BLM. Je pense en particulier à la « sociologie des absences » théorisée par Boaventura de Sousa Santos. Il entend par « sociologie des absences » « une recherche qui vise à montrer que ce qui n'existe pas est en fait activement produit comme non existant, c'est-à-dire comme une alternative non crédible à ce qui est supposé exister », et ce parce qu'elle échappe à cinq logiques qui sont au cœur de la rationalité occidentale, à savoir « le scientifique », « l'évolué », « le supérieur », « le mondial » ou « l'universel », « le productif », au contraire de ce qui est déconsidéré car vu comme « rétrograde », « inférieur », « local » ou « particulier », « improductif » ou « stérile » (de Sousa Santos 2011, 34).

Or, la recherche sur l'état de l'art concernant BLM a fait apparaître une lecture de ce phénomène social à la lumière du critère d'efficacité, qui participe à empêcher de considérer la vitalité du mouvement social, sa diversité et la complémentarité de ses courants. Perçus uniquement comme une division du mouvement social empêchant son institutionnalisation et

⁶ « Personne n'échappe aux hiérarchies de classe, de sexe, de genre, de spiritualité, de langue, de géographie et de race du "système mondial moderne/colonial capitaliste/patriarcal" (Grosfoguel, 2011 : 4).

donc son efficacité, ces courants semblent ainsi passer sous le radar de la recherche, et avec eux toute une partie de l'analyse potentielle du mouvement social.

Ainsi, l'épistémologie décoloniale soutient la conceptualisation du mouvement social comme une convergence de manières plurielles de penser et d'incarner un conflit social, et pousse à l'étudier non pas pour établir son degré d'efficacité, mais pour comprendre quelles solutions et visions du monde « du Sud » peuvent vus par les acteurs comme désirables face à un problème « du Nord ».

A un autre niveau d'analyse, la sociologie des absences résonne également avec la notion d'« impérialisme culturel » développé par Young, dans *Justice and the Politics of Difference* (1990) comme l'une des dimensions de l'oppression. L'impérialisme culturel correspond à la dynamique d'universalisation "of a dominant group's experience and culture, and its establishment as the norm. (...) Given the normality of its own cultural expressions and identity, the dominant group constructs the differences which some groups exhibit as lack and negation. (...). The culturally dominated undergo a paradoxical oppression, in that they are both marked out by stereotypes and at the same time rendered invisible"(Young 2011, 58). Cet impérialisme culturel, institutionnalisé et systémique, implique ainsi une distribution inégale de la possibilité d'être un individu plutôt que le membre d'un groupe. Théorisée par de nombreux-ses auteur-rices du courant décolonial, dont entre autres Frantz Fanon (2015) ou William Du Bois (Du Bois 2006), cette notion d'invisibilisation paradoxale est un cadre d'analyse stimulant pour étudier ce qui apparaît comme une dimension importante du travail de cadrage de BLM (Benford, Snow, and Plouchard 2012).

Ainsi, les théories décoloniales paraissent une ressource plus fertile pour cette recherche que les approches postcoloniales, qui partagent pourtant « un sens commun aux « études ethniques », lui-même enraciné dans l'histoire particulière des Etats-Unis »⁷ (Boidin 2009, 140) et qui pourrait paraître a priori plus adapté à cette recherche.

Comme on peut le constater, l'approche intersectionnelle, les épistémologies décoloniales et la standpoint theory sont ancrées dans une genèse et dans un projet critique. Cependant, la potentialité critique ou analytique d'une approche est bien une *potentialité*, et non un effet qui lui serait inhérent. Cette potentialité doit être travaillée, et les principes de l'approche doivent être utilisés à cette fin, comme des guides et gardes-fous. Les sections suivantes se penchent sur l'approche intersectionnelle à ce sujet, en présentant d'abord les risques de manquements *analytiques* de son utilisation et la méthode mise en place durant cette recherche afin d'essayer d'éviter ces écueils. Les risques de manquements *critiques* et

⁷ Puisque l'une des différences fondatrices entre le champ postcolonial et décolonial touche à leur contexte géopolitique de naissance et d'application ; pour résumer, les théories postcoloniales sont issues de questionnements quant à l'après-colonialisme britannique et principalement travaillées par des chercheur-ses nord-américain-es, alors que les théories décoloniales s'intéressent aux legs du colonialisme en Amérique Latine.

les réflexions quant aux moyens de limiter ces risques - une question bien sûr ouverte - conclueront ce working paper.

Risques et réflexions analytiques de l'approche intersectionnelle

L'un des reproches faits à l'intersectionnalité est son "ambiguïté inhérente et son caractère ouvert" (Davis, 2008 : 70). Il peut en effet être troublant de lire des choses parfois très différentes dans des recherches affirmant mobiliser l'intersectionnalité, particulièrement lorsque l'on s'apprête soi-même à commencer une recherche. Certain-e-s affirment que ce flou est "un obstacle à son utilité pour la théorie féministe" et qu'il faudrait "une définition, un ensemble de paramètres clairement délimités et une méthodologie qui éliminerait toute confusion chez les chercheurs » (Davis, 2008 : 78-79). Néanmoins, comme le dit la sociologue Sirma Bilge :

« Discréditer l'intersectionnalité sur le plan scientifique en lui reprochant de ne pas avoir « sa » démarche méthodologique illustre aussi une méconnaissance importante des travaux offrant des pistes et des directives méthodologiques (Cuadraz et Uttal 1999; Bowleg 2008; Bilge 2009). Les chercheuses qui utilisent l'intersectionnalité dans leurs recherches, au lieu de dénoncer sa carence en méthodologie, font des choix méthodologiques dont elles expliquent la raison, proposent des adaptations et des stratégies pour concilier les besoins de leurs recherches avec l'intersectionnalité, ce qui implique aussi un regard critique sur la question de la méthode qui n'échappe pas aux opérations du pouvoir » (Bilge, 2015 : 24).

Cette ouverture, cette nécessaire malléabilité dans l'application du cadre analytique intersectionnel n'est donc pas souhaitable en elle-même, mais loin de signifier imprécision ou manque de rigueur, elle implique de porter une attention particulière à la création des données, à la méthodologie et à l'épistémologie. Cette nécessité découle de la grande force de ce cadre analytique : sa prise en compte de la complexité et la densité du monde social. Elle pousse en effet à considérer la nature intersectionnelle de tout phénomène social (production de connaissances comprise), et sa place dans une vaste dynamique d'hégémonie et de marginalisation. Cette dynamique génère des identités dominées et marginalisées de manière intersectionnelle, mais aussi des identités dominantes et centrées de manière intersectionnelle - de la même manière que la discrimination n'existe que face aux privilèges. Cette complexité est donc en réalité un atout, en particulier pour la recherche féministe.

« Comme le notent Judith Butler et Joan Scott (1992) (...) une "bonne" théorie féministe ne mettrait pas fin à la confusion une fois pour toutes, mais nous permettrait de nous occuper et d'analyser de manière critique la multiplicité des divisions et des inégalités. (...) Elle encourage la complexité, stimule la créativité et évite la fermeture prématurée,

en incitant les universitaires féministes à soulever de nouvelles questions et à explorer des territoires inexplorés » (Davis, 2008 : 78-79)

Trois écueils potentiels.

Cette potentialité analytique fait cependant face à trois pièges potentiels.

Le premier écueil est résumé par la question "Où s'arrêter ?". Si l'un des atouts majeurs de l'intersectionnalité est d'ouvrir de nouvelles questions, réflexions, etc., il peut devenir difficile de décider ce qui est pertinent ou pas pour la recherche.

Le deuxième écueil est le risque de figer l'intersectionnalité en utilisant des *catégories fixes* auxquelles porter attention (la triade "sexe – classe - race") pour analyser un phénomène social, et non pas de la mobiliser comme un *cadre analytique*. Or, mobiliser ces identités sociales sans examiner leur complexité, malléabilité (Patricia Munoz Cabrera ; 2009) ne peut que conduire à les naturaliser, ce qui conduit finalement à "faire passer l'intersectionnalité à côté d'elle-même" (Elsa Dorlin, 2017). La politologue suisse Noémi Michel (2018) soutient d'ailleurs que l'un des impondérables des travaux intersectionnels devrait être la contingence de l'importance des catégories en fonction des scènes (par exemple la charge de travail des esclaves aux USA n'était pas dépendante du genre, mais les punitions l'étaient). Ce risque de naturalisation semble donc pouvoir être atténué par la mobilisation de l'intersectionnalité comme outil méthodologique et cadre analytique permettant de saisir la malléabilité des effets des identités sociales, y compris dans la production de savoirs.

Troisièmement, l'approche intersectionnelle a été critiquée pour hésiter "entre l'analytique et la phénoménologie de la domination, (sans réussir) à concilier ces deux approches : d'une part, c'est la domination qui est intersectionnelle, d'autre part, ce sont certaines expériences vécues de domination qui sont intersectionnelles" (Dorlin, 2009 : 12). Proche de la critique portant sur sa définition, cette remarque paraît cependant perdre de son intérêt lorsque l'on vise à utiliser l'intersectionnalité pour modéliser sa recherche. Dans le cas présenté ici par exemple, on considère que ces deux aspects sont nécessairement liés, étant donné que nous interrogeons un phénomène social dans lequel les systèmes de domination sont travaillés par et travaillent sur des identités et des expériences vécues qui se croisent.

Démarche méthodologique

Ceci étant posé, je voudrais proposer à la réflexion la méthode que j'ai mis en place dans ma recherche afin d'observer les pratiques intersectionnelles en tentant d'éviter ces trois écueils. L'approche intersectionnelle étant justement une approche des invisibilisations et étant moi-même partie prenante de ces dynamiques, comment ai-je tenté de les repérer ?

Ayant trouvé à l'époque de mes terrains de nombreux travaux sur les implications épistémologiques de l'approche intersectionnelle, mais peu d'articles présentant des protocoles méthodologiques qui me convenaient, j'ai « bricolé » une méthode de récolte de

données et d'analyse, basé sur du travail réflexif et dialectique. Durant la réalisation d'observations participantes, j'essayais – entre autres – de repérer des indices inhabituels de visibilisation des marges. Pour ce faire, j'essayais de comparer la situation à une autre. Au début, ces situations de références étaient celles que je connaissais habituellement, ou celles que je pouvais imaginer en ayant en tête l'approche intersectionnelle. Par exemple ; est-ce que les activistes se présentent en indiquant leurs pronoms préférés ? Est-ce que les discours sont traduits en langue des signes ? Au fur et à mesure des événements, j'acquis assez de situations de références pour repérer plus d'indices, ou à l'inverse leur absence, lors d'une observation, mais aussi pour « relire » des événements passés à la lumière de ces nouvelles expériences. Durant un événement en 2017 par exemple, j'ai entendu un activiste dire « Raise your hands if you're able ». Ces trois mots (« if you're able ») permettaient de souligner à la fois la présence potentielle d'activistes ayant un handicap (visible ou non), et l'absence habituelle de cette reconnaissance. J'ai repéré cet indice car je cherchais consciemment à voir des choses de ce type ; cependant je n'avais pas été capable de l'imaginer auparavant. Cette occurrence m'a donc permis à posteriori de souligner l'inexistence d'une attention portée au système validiste dans les événements auxquels j'avais assisté auparavant, et j'y ai été plus attentive lors des événements suivants. Et ainsi de suite.

Je n'ai incontestablement pas repéré toutes les pratiques d'affaiblissement des marginalisations, et encore moins celles les renforçant (puisque leur force est leur naturalisation). Cependant, tenter de me maintenir dans cette posture d'ouverture m'a été fort utile dans ma recherche. J'utilise de ce fait ce que l'on pourrait appeler une conception militante de l'intersectionnalité, qui est assez proche de celle de P.H Collins.

Risques et pistes critiques

Dans sa genèse institutionnelle (l'article de 1989 Crenshaw) tout comme dans son existence en dehors des cercles académiques, l'approche intersectionnelle est ancrée dans un projet émancipatoire⁸. Pourtant, certain-es universitaires dénoncent ce que l'on pourrait appeler un "blanchiment" de l'intersectionnalité, un

« ensemble de discours et de pratiques qui évacuent la pensée critique raciale de l'appareillage actuel de l'intersectionnalité et marginalisent les personnes racialisées comme productrices des savoirs intersectionnels des débats et des espaces universitaires contemporains, ainsi qu'à une façon de faire la science qui consolide l'hégémonie au lieu de la déstabiliser » (Bilge, 2015:9).

En utilisant ce terme de blanchiment, qui renvoie aux notions d'exonération, d'auto-absolution, de dissimulation, etc., Bilge souligne donc le fait que mobiliser le terme « intersectionnalité »

⁸ Crenshaw a d'abord conceptualisé l'intersectionnalité afin de rendre visible et donc remettre en question un nœud spécifique du système d'oppression invisibilisant certaines identités, luttes et connaissances.

dans une recherche peut servir à estampiller ladite recherche d'une étiquette « travail critique » alors que l'aspect critique de l'outil a été laissé de côté, c'est-à-dire qu'il n'y a pas eu de réflexion sur la façon dont la recherche révèle et s'inscrit dans un système d'hégémonie. Il est à noter que cette notion de blanchiment peut tout à fait concerner d'autres "savoirs minoritaires", c'est-à-dire "des domaines de connaissances académiques interdisciplinaires qui sont "liés aux identités sociales issues des mouvements d'émancipation sociale" (Alcoff et Mohanty 2006 : 7 in Bilge 2015:9)".

On peut en effet constater que l'utilisation du pouvoir critique de l'approche intersectionnelle semble souvent réservée à la remise en cause des rapports de force au sein d'un sujet de recherche, en omettant l'arène de production de connaissances. Or, à l'exception des pionniers de l'approche, les noms actuellement associés à l'approche intersectionnelle sont largement non-racisés (comme dans la majorité du champ académique), et la place la plus fréquente occupée par les personnes racialisées dans la recherche intersectionnelle est celle de "sujet d'étude" (Mabille, 2019 : 3).

Il y a donc "maintien du pouvoir institutionnel sur les connaissances et les capacités de la communauté en lutte". (...) Les universitaires blancs développent une expertise sur le système racial et raciste, qui impose une relation de pouvoir entre les communautés racialisées et les "experts blancs" de ces communautés" (Mabille, 2019 : 3). On peut d'ailleurs faire un parallèle avec la notion d'extractivisme cognitif proposée par Grosfoguel (Grosfoguel and Cohen 2012), qui consiste à s'emparer de concepts produits par les penseurs de la périphérie sans les citer. Pourtant, comme déjà mentionné ci-dessus, l'intersectionnalité a été conceptualisée pour refléter *une réalité existante*, un système d'oppression multiple et simultanée contre lequel des militants non universitaires, le plus souvent racialisés, ont longtemps identifié, combattu et dénoncé "que le terme soit utilisé ou non" (Bilge, 2015:12). Une partie de la recherche utilisant l'approche intersectionnelle peut ainsi être considérée comme tendant à renforcer un système d'hégémonie tout en s'en absolvant par la mobilisation du terme « intersectionnalité ». Il est donc nécessaire d'aborder ces questions de pouvoir si l'on veut se targuer de mobiliser un cadre d'analyse intersectionnelle dans une recherche. Ce qui implique non seulement de considérer la façon dont nous-mêmes et les structures de production de connaissance sont *situés* dans une structure de pouvoir intersectionnelle, mais aussi quel est notre *rôle par* rapport au maintien de cette structure. En effet, selon la lecture dialogique du pouvoir de Patricia Cabrera, le pouvoir et les personnes qui l'exercent peuvent être une source d'oppression ou d'émancipation (Munoz Cabrera, 2009 : 282). Suivant la notion de conscience critique de bell hooks (inspirée par Paolo Freire), on pourrait alors supposer qu'une recherche intersectionnelle devrait inclure "le processus d'introspection par lequel un sujet social prend réalise la nécessité de comprendre la manière dont les structures

de domination affectent son existence et son environnement" (hooks citée par Munoz Cabrera, 2009 : 282).

Parmi les dimensions du blanchiment de l'approche intersectionnelle, son utilisation pour refléter des expériences non racisées est peut-être le point sur lequel le risque et le potentiel sont les plus proches. « L'intersectionnalité commence à entrer dans le domaine des savoirs, telles les universités, mais comment et pour qui ? Par des blanc.he.s et pour des blanc.he.s. Pourtant il s'agit d'un outil pour les personnes racisées et il n'a jamais été question que l'intersectionnalité soit la traduction de la réalité des personnes blanches » (Mabille, 2019: 3).

Pousser pour que l'approche intersectionnelle soit utilisée comme "paradigme général de recherche" (Hancock, 2007) pourrait conduire à mettre en lumière des expériences pas ou peu marginalisées, invisibilisant ainsi encore plus les expériences marginalisées (ce qui s'est produit avec #metoo, par exemple). Or, comme exposé précédemment, cela est contradictoire avec les prémisses de l'approche intersectionnelle. De plus, dans une réflexion qui prouve la nécessité d'étudier les dynamiques de pouvoir au sein des arènes de production de connaissance, Bilge souligne que cette idée néglige le fait que la division générale/particulière soit une division racisée, car elle "confère uniquement à l'expérience blanche le statut de connaissance capable de générer une théorie généralisable", contrairement aux "connaissances non représentatives" (Bilge, 2015 : 23).

Cependant, si du "solipsisme blanc" se cache effectivement souvent derrière les notions de "général", "normal" ou autre équivalent, l'approche intersectionnelle a le potentiel de faire exactement le contraire. Mobiliser l'approche intersectionnelle est en effet un outil puissant pour mettre en lumière la structure de domination dynamique qui relie les identités intersectionnellement dominées et dominantes (car tout comme la discrimination implique le privilège, une identité intersectionnellement dominée implique une identité intersectionnellement dominante). Elle peut également mettre en évidence l'aspect construit et contingent de tous ces mécanismes, ce qui va donc précisément à l'encontre du solipsisme blanc (entre autres).

Ainsi, développer le potentiel critique et analytique de l'approche intersectionnelle consiste à considérer la recherche (et non son sujet uniquement) comme l'un des "nœuds" dans lesquels se jouent les relations de pouvoir et mobiliser une épistémologie appropriée (*standpoint theory*).

De ce fait, il est crucial de penser à la manière dont les acteur-rices sont impliqués-es dans la recherche (les personnes appartenant au sujet de recherche - sources de données - mais aussi les personnes dont les connaissances ont servi à la recherche – source d'information ou d'une partie du cadre analytique), et de réfléchir aux critères de séparation et de (dé)légitimation des travaux (non) universitaires. Impliquer les acteur-rices ne signifie pas

tomber dans les pièges possibles de la standpoint theory, c'est-à-dire idéaliser les personnes issues de groupes marginalisés, ou considérer leurs connaissances comme des connaissances académiques (Mary Jagger, 2004 : 65). Le fait qu'il s'agisse de *différents* types de connaissances qui n'ont pas les mêmes objectifs ni la même matrice mais qui peuvent (voire devraient) dialoguer, doit en effet être pris en compte. La distinction entre des « catégories de pensées émique ou étique », c'est-à-dire issues du terrain ou à l'inverse provenant du ou de la chercheur-se (Olivier de Sardan 1995, 9) peut être un outil utile à cette fin.

Cependant, les connaissances non scientifiques ne doivent pas seulement être utilisées comme des données, mais aussi être une source acceptable de *références* pour les travaux scientifiques. Par exemple, il est encore difficile de trouver des sources scientifiques sur la notion d'"alliés" dans les mouvements sociaux : les articles existants présentent plutôt un aspect normatif, posant que le statut d'allié existe en soi, est désirable et le mobilisant pour évaluer des comportements, alors que cette notion, son histoire et ses implications sont des questions traitées par les activistes. Cependant, comment en pratique s'y référer comme base partielle de travail scientifique et pas seulement comme données nécessitant un travail d'analyse (ce qui n'est pas la même chose qu'une lecture critique), sans délégitimer l'analyse produite ou sans faire de l'extractivisme cognitif ?

Il n'y a en effet pas de recette toute faite, et plusieurs conseils largement partagés peuvent en réalité revenir à remplacer un type de recherche extractiviste par un autre. Considérer par exemple qu'« impliquer » consiste à présenter les résultats de la recherche aux enquêté-es peut tout à fait être au seul bénéfice de celle-ci. Réaliser un véritable travail de vulgarisation en collaboration avec des acteur-rices peut être plus pertinent, mais nécessite un travail peu reconnu voire déconsidéré ou délégitimant dans la sphère académique. Bref, ces épineuses questions sont une source stimulante pour penser les aspects tant critiques qu'analytiques ou méthodologiques de la recherche en sciences sociales.

Bibliographie

- Benford, Robert D., David A. Snow, and Nathalie Miriam Plouchard. 2012. 'Processus de cadrage et mouvements sociaux : présentation et bilan'. *Politix* n° 99 (3): 217–55.
- Bilge, Sirma. 2015. 'Le Blanchiment de l'intersectionnalité'. *Recherches Féministes* 28 (2): 9–32. <https://doi.org/10.7202/1034173ar>.
- Boidin, Capucine. 2009. 'Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français'. *Cahiers des Amériques latines*, no. 62 (December): 129–40. <https://doi.org/10.4000/cal.1620>.
- Bowell, T. 2011. 'Feminist Standpoint Theory'. In *Internet Encyclopedia of Philosophy*, edited by James Fieser and Bradley Dowden.
- Clair, Isabelle. 2016. 'Faire du terrain en féministe'. *Actes de la recherche en sciences sociales* N° 213 (3): 66–83.
- Du Bois, William Edward Burghardt. 2006. 'Double-Consciousness and the Veil'. In *Social Class and Stratification: Classic Statements and Theoretical Debates*, Rhonda F. Levine, 203–14. Lanham, MD: Rowman & Littlefield.
- Dumez, Hervé. 2011. 'Qu'est-Ce Que La Recherche Qualitative?' *Le Libellio d'AEGIS* 7 (4): 47–58.
- Falquet, Jules. 2020. *Imbrication: Femmes, race et classe dans les mouvements sociaux*.
- Fanon, Frantz. 2015. *Peau Noire, Masques Blancs*. Média Diffusion.
- Flynn, Kerry. 500. 'The Outrage Over The Eric Garner And Mike Brown Decisions Went Global'. *HuffPost*, 03:14 500. https://www.huffpost.com/entry/eric-garner-map-twitter-world_n_6301352.
- Garza, Alicia. 2014. 'A Herstory of the #BlackLivesMatter Movement by Alicia Garza – The Feminist Wire', 7 October 2014. <https://thefeministwire.com/2014/10/blacklivesmatter-2/>.
- Grosfoguel, Ramón, and Jim Cohen. 2012. 'Un dialogue décolonial sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Sousa Santos'. *Mouvements* 72 (4): 42. <https://doi.org/10.3917/mouv.072.0042>.
- Harding, Sandra. 1995. "'Strong Objectivity": A Response to the New Objectivity Question'. *Synthese* 104 (3): 331–49.
- Jacquemain, Marc. 2014. 'Introduction'. In *Notes de cours*, 62.
- Jouët, Josiane, and Coralie Le Caroff. 2013. 'L'observation Ethnographique En Ligne'. In *Manuel d'analyse Du Web En Sciences Humaines et Sociales*, Christine Barats, 147–65. Paris: Armand Colin.
- Mazouz, Sarah. 2020. *Race. Le Mot Est Faible*. Paris: Anamosa.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 1995. 'La politique du terrain: Sur la production des données en anthropologie'. *Enquête*, no. 1 (October): 71–109. <https://doi.org/10.4000/enquete.263>.

Sousa Santos, Boaventura de. 2011. 'Epistémologies Du Sud'. *Etudes Rurales*, no. 187: 21–49.

Young, Iris Marion. 2011. *Justice and the Politics of Difference*. Paperback reissue. Princeton, N.J: Princeton University Press.